

# *Bianca Neve*

*Que j'aime à voir tomber, par un ciel attiédi,*

*La neige en blancs flocons sur nos monts du Midi !*

*Avant qu'il soit souillé par les traces du pâtre,*

*Le ciel se réfléchit dans ce miroir d'albâtre,*

*Et le soleil, brillant d'un feu plus vif encore,*

*Sur le champ virginal sème ses gerbes d'or :*

*Mais bientôt, profané par les fils de la terre,*

*Le voile étincelant se détruit et s'altère ;*

*La neige offre aux regards de noirâtres sillons*

*Et jette une onde impure aux ruisseaux des vallons.*

*Ainsi, nous révélant sa céleste origine,*

*L'âme descend de Dieu dans sa blancheur divine ;*

*Voyez que d'innocence et que de pureté*

*Dans cette jeune fille ignorant sa beauté !*

*Le désir, vierge encore, en ses yeux étincelle ;*

*Un mystère d'amour se répand autour d'elle,*

*Et l'homme, en la voyant, à l'aimer condamné,*

*Sous son regard divin demeure fasciné.*

*Quand Dieu la revêtit de notre forme humaine,*

*Pour elle, de nos maux il alléga la chaîne ;*

*Un lait pur la nourrit, et l'amour maternel*

*A son âme ici-bas fit retrouver le ciel,*

*Puis, lorsque s'éveilla sa mobile pensée,*

*D'ineffables plaisirs elle fut oppressée :*

*Un rayon du soleil, un souffle du zéphyr,*

*Un nuage où brillaient la pourpre et le saphir,*

*Un chant mélodieux, un sublime silence,*

*Une prairie en fleurs, un horizon immense,*

*Les fleuves, les forêts, la mer, les monts, les deux,*

*Tout enivrait son cœur et ravissait ses yeux ;*

*La nature brillait dans cette âme naïve*

Comme dans un flot pur se reflète la rive ;  
Quand ses regards émus embrassaient l'infini,  
Ce monde, en sa pensée, au ciel était uni ;  
Tous les biens d'ici-bas, tous les biens qu'on espère,  
De ses rêves d'amour agrandissaient la sphère,  
Et la mort lui semblait comme un second berceau,  
D'où l'homme, en s'élançant, voit un monde nouveau.

Telle était, à quinze ans, cet ange, cette femme ;  
Elle était belle alors, belle comme son âme !...

Mais, hélas ! sur sa voie un homme s'est trouvé ;  
Elle a cru voir en lui l'époux qu'elle a rêvé,  
Et cet homme a flétri la vierge pure et sainte,  
De la honte à son front il a gravé l'empreinte ;  
Quand de sa vie entière elle lui faisait don,  
En feignant la tendresse il rêvait l'abandon !

*C'est lui qui l'a livrée aux souillures du monde,  
Lui qui la trouva chaste et la rendit immonde ;  
Lui qui jeta la perle à la dent du pourceau,  
Et la neige sans tache aux fanges du ruisseau !*

*Eh bien ! on applaudit à cet homme ; et la femme  
Qui meurt sur un grabat, apparaît seule infâme !*

*Louise Colet (1810-1876)*

